149. Val-Richer, Jeudi 4 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Autoportrait, Discours autobiographique, Discours du for intérieur, Portrait (Dorothée), Réseau social et politique, Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-10-04
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJ’ai dîné avec vous chez Salomon.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°183/212-213

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 434, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/180-184

Nature du documentLettre autographe

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1560?context=pdf

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°149 Jeudi 4 octobre, 7 heures

J'ai dîné avec vous chez Salomon. Quelle chute que celle de ce nom ? Le plus spirituel, le plus hautain, le plus aristocrate des Rois, celui dont la mémoire est restée en orient à côté de celle d'Alexandre devenu le Turcaret d'une race proscrite et vous racontant, en mauvais allemand, ses joies de parvenu ! Et puis vous avez raison : il y a des joies naturelles, qui restent aux proscrits et qui sont belles et touchantes, même sur la tête des Turcarets les plus ridicules. Et ces joies, qui sont pour tous et toujours bonnes, la Providence les refuse ou les enlève quelques fois à ceux qui les méritent le mieux et qui en jouiraient le plus noblement. Quel mystère que la destinée de chacun de nous, cette impénétrable intention d'une volonté inconnue qui nous conduit à travers les ténèbres, et dans ces ténèbres tantôt nous caresse, tantôt nous frappe, sans que nous puissions ni prévoir ni comprendre le bien ou le mal, la faveur ou le coup ! Quand je suis en bonne disposition, ce sentiment de notre situation à tous, aveugles sous une main cachée, ne m'est point pénible, car je suis soumis et confiant ; je marche la tête haute et le cœur tranquille sans rien voir et sans rien pouvoir. Mais dans les mauvais jours, dans les heures faibles, soit pour moi-même, soit pour ceux que j'aime, je succombe sous ce fardeau sans limite comme je ferme les yeux, je prends ma tête dans mes mains, comme pour me cacher et me soustraire à cette mystérieuse et irrésistible Puissance. Oui vous dites vrai, vous êtes bien seule. Vous êtes faite pour n'être pas seule ; vous avez le cœur très ouvert, très vif pour ces affections et ces joies intimes, de tous les moments, Gnimhich und Gnimhich, qui sont le vrai, le seul bonheur. Et vous êtes bien seule. J'y pense sans cesse.
Laissez-moi vous dire tout ce que je pense. Pour ce bonheur-là comme en toute chose, vous êtes délicate, difficile ; vous ne savez vous contenter de rien de médiocre. Si le médiocre, le commun pouvait vous suffire vous l'auriez, vous l'avez. Il vous reste un mari, des enfants. Vous pourriez, avec ces liens tels quels, avoir un intérieur tel quel, comme tant d'autres. Mais vous n'acceptez pas ce que d'autres acceptent ; vous ne supportez pas ce que d'autres supportent. Vous répudiez ce que d'autres gardent. Vous résistez quand d'autres cèdent. Vous ne consentez jamais à descendre, à vous abaisser à vous mutiler ni dans vos instincts, ni dans vos jugements ni dans vos désirs, ni dans vos plaisirs, ni dans vos douleurs. Ne soyez pas autrement ; n'essayez jamais d'être autrement. C'est votre nature, c'est votre supériorité, si rare et si charmante. Quand vous le voudriez, vous n'y pourriez pas renoncer. Ne le veuillez jamais. Ce serait une abdication, une profanation. Mais c'est là ce qui fait que vous êtes seule. Dites-moi que vous n'êtes pas seule quand vous êtes avec moi. Vous vous le rappelez ; c'est ce que je vous ai promis.

9 h 1/2
J'ai aussi un soleil superbe. Réunissons-nous dans ce soleil qui brille sur tous deux. Je me suis promené hier toute la matinée. J'en ferai autant aujourd'hui, mais à pied et avec mes enfants. J'ai vu Rogers une fois ; mais je ne le connais pas. J'ai vu beaucoup de gens que je ne connais pas. Vous savez que je ne suis pas curieux. Le curiosité ne me vient qu'après autre chose. Je suis curieux de savoir comment sera Marie. Je voudrais bien que vous n'eussiez pas là une tracasserie de plus. Adieu. Le temps marche et me pousse vers vous. Adieu. Adieu. Si je m'en croyais, je ne

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1560?context=pdf

finirais pas. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 149. Val-Richer, Jeudi 4 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-04.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 04/05/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1560

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 4 octobre 1838
Heure7 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N° 119 Jeudi 4 Octobre — 7 heures. 434

7

J'ai dîné avec vous chez Salomon. Quelle chute que celle de ce nom! Le plus spirituel, le plus hautain, le plus aristocrate des Rois, celui dont la mémoire est restée en brillant à côté de celle d'Alexandre, devenu le Sycaret d'une race proscrite et vous racontant, en mauvais Allemand, ses joies de parvenu! Ce plaisir vous avez raison: il y a des joies naturelles, qui restent aux proscrits, et qui sont belles et touchantes, même sur la tête des Sycarets les plus ridicules. Et ces joies, qui sont pour tous et toujours bonnes, la Providence les refuse ou les enlève quelquefois à ceux qui les méritent le mieux et qui en jouissaient le plus noblement. Quel mystère que le destinée de chacun de nous, cette impénétrable intention d'une volonté inconnue qui nous conduit à travers les ténèbres, et dans ces ténèbres tantôt nous caresse, tantôt nous frappe, sans que nous puissions ni prévoir, ni comprendre le bien ou le mal, la faveur ou le coup! Quand je suis en bonne disposition, ce sentiment de notre situation à tous, aveugles sous une main cachée, ne m'est point pénible, car je suis soumis et confiant; je marche la tête haute et le cœur tranquille, sans rien voir et sans rien pouvoir. Mais dans les mauvais

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1560?context=pdf

jours, dans les heures faibles, soit pour moi-même, soit pour ceux que j'aime, je succombe sous ce fardeau sans limite comme ; je ferme les yeux, je prends ma tête dans mes mains, comme pour me cacher et me soustraire à cette mystérieuse et irrésistible puissance. Oui, vous dites vrai ; vous êtes bien seule. Vous êtes faite pour n'être pas seule ; vous avez le cœur très ouvert, très vif pour les affections et les joies intimes, de tous les moments, friendship and fellowship, qui sont le vrai, le seul bonheur. Et vous êtes bien seule ! J'y pense sans cesse. Laissez-moi vous dire tout ce que je pense. Pour le bonheur là comme en toute chose, [redacted] vous êtes délicate, difficile ; vous ne savez vous contenter de rien de médiocre. Si le médiocre, le commun pouvoit vous suffire, vous l'auriez, vous l'avez. Il vous reste un mari, des enfans. Vous pourriez, avec ces biens tels quels, avoir un intérieur tel quel, comme tant d'autres. Mais vous n'acceptez pas ce que d'autres acceptent ; vous ne supportez pas ce que d'autres supportent. Vous répudiez ce que d'autres gardent. Vous résistez quand d'autres cèdent. Vous ne consentez jamais à descendre, à vous abaisser, à vous mutiler ni dans vos instincts, ni dans vos jugemens, ni dans vos desirs, ni dans vos plaisirs, ni dans vos douleurs. Ne soyez pas autrement ; n'essayez jamais d'être autrement. C'est votre nature ; c'est votre supériorité, si rare et si charmante. Quand vous le voudriez, vous ne pourriez pas renoncer. Ne le veuillez jamais. Ce seroit

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1560?context=pdf

une abdication, une profanation. Mais c'est là ce qui fait que vous êtes seule. Dites-moi que vous n'êtes pas seule quand vous êtes avec moi. Vous vous le rappelez : c'est ce que je vous ai promis.

9 h. ½.

J'ai aussi un soleil superbe. Réunissons-nous dans ce soleil qui brille sur tous deux. Je me suis promené hier toute la matinée. Je ferai autant aujourd'hui, mais à pied et avec mes enfans.

J'ai vu Rogers une fois ; mais je ne le connois pas. J'ai vu beaucoup de gens que je ne connois pas. Vous savez que je ne suis pas curieux. La curiosité ne me vient qu'après autre chose.

Je suis curieux de savoir comment sera Marie. Je voudrois bien que vous n'eussiez pas là une tracasserie de plus.

Adieu. Le temps marche et me pousse vers vous. Adieu.

Adieu. Si je m'en croyois, je ne finirois pas.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1560?context=pdf